

pleinement mes convictions, je les conserve au fond de mon âme, et peut-être feront-elles encore notre consolation et notre force si nous survivons aux jours d'épreuve qui se préparent. Maintenant ma vie et ma fortune sont au service de mon pays.

— O mes amis ! mes dignes amis ! s'écria le comte en levant au ciel des yeux mouillés de larmes et brillants d'enthousiasme, tant de courage et tant de dévouement seront récompensés, j'en ai la ferme espérance. Des âmes si héroïques ne sont pas faites pour l'esclavage. Ah ! les têtes grises, d'habitude, n'admirent que le passé et attribuent volontiers les malheurs publics à la mollesse des nouvelles générations ; pour moi, j'aime à vous rendre ce témoignage, vous êtes dignes de vos aïeux et votre vue, et vos paroles, et votre exemple dissipent les glaces de la vieillesse et lui rendent sa première vigueur. Soldat de Kôsciuszko et de Napoléon, j'ai vu des journées bien triomphantes, et cependant je n'aurai jamais marché avec plus de confiance à l'ennemi que lorsque je l'affronterai à votre tête, ô mes jeunes et courageux amis !

En ce moment Casimir et Rosa rentrèrent dans le salon, et si les yeux du comte se fixèrent avec un légitime orgueil sur le front déjà glorieux de son jeune fils, ils s'arrêtèrent aussi avec une vive expression de tristesse sur le doux visage de sa fille. Hélas ! qui la protégerait, cette chère enfant, s'il venait à disparaître dans la tourmente déjà déchaînée sur la Pologne ? Cette pensée, rapide comme un sinistre éclair, frappa l'esprit du comte et y mêla aux joies du dévouement pour la patrie, les cuisantes douleurs du sacrifice et de la séparation.

— Qui sera digne de la protéger ? se demanda-t-il avec angoisse.

Et il regarda tour à tour Stanislas et Raphaël. Mais il ne put demeurer longtemps sur cette pensée au milieu de la bruyante agitation que provoquait la présence de Casimir. Celui-ci s'était complètement métamorphosé ; il s'était dépouillé de tout ce qui pouvait rappeler en lui les habitudes de la vie militaire, car il servait, en qualité d'officier dans l'armée russo-polonaise, et revêtu d'un habit de ville, les moustaches rasées, ses cheveux courts et la fraîcheur d'une riante figure, il avait tout l'air d'un jeune et inoffensif étudiant.

— Je vous demande pardon, dit-il aux hôtes de son père, qui étaient tous pour lui d'intimes connaissances, de vous avoir si brusquement quittés tout à l'heure, mais, en vérité, j'étais exténué de fatigue, et cependant je ne voulais pas mourir comme le soldat grec, en vous annonçant la grande nouvelle. Non, certes, nous ne sommes encore qu'au début de la fête, et j'y prétends jouer de mon mieux mon petit rôle. C'est que si je m'étais laissé prendre par les Russes, on me fusillait sur le champ sans merci !

— J'espère que tu seras ici en sûreté, dit le comte : néanmoins, jusqu'à ce que nous ayons arboré le drapeau national, ce qui ne tardera guère, tu es pour nous un étranger dans la maison, où il faut que personne ne te reconnaisse. Car nous sommes toujours environnés d'espions. Ah ! quel bonheur d'entrevoir le moment où nous respirerons en liberté ! Et que tu devais être heureux à Varsovie, mon cher enfant ?

— Casimir ne vous dit pas, mon père, reprit Rosa, qu'il n'a eu aujourd'hui pour toute nourriture que quelques racines sauvages arrachées dans les bois. Je vous engage donc à ne lui permettre de parler qu'après avoir fait honneur au souper qui nous attend.

— Passons à table, Messieurs, dit le comte en se levant, nous y pourrions causer tout aussi librement, car mon vieux et fidèle Valentin et son fils nous y serviront seuls.

On se rendit aussitôt dans une immense salle à manger, décorée de grands portraits de famille et d'anciennes armures disposées en panoplies. Le curé dit à haute voix le *Benedicite*, et chacun prit place autour d'une table servie avec magnificence. Cependant le repas fut très-court, car tous les convives avaient hâte de connaître tous les détails du grand événement. Le comte rompit le premier le silence.

— C'est peut-être la dernière fois, mes amis, reprit-il d'une voix émue, que nous nous trouvons paisiblement réunis dans cette antique demeure : je souhaite que vous vous rappeliez tous avec joie ces derniers momens de calme et de repos où nous apprenons avec un vif et si pur enthousiasme les courageux efforts de nos frères pour le salut de la patrie. Puissions-nous les suivre bientôt dans l'arène, et tous ensemble arracher des mains de nos oppresseurs cette divine liberté sans laquelle il n'y a plus pour l'homme ni dignité ni vertu. Dis-nous donc, ô mon cher enfant ! ces faits héroïques dont tu as été l'heureux témoin, et que ce récit, comme les chants de Tyrtée, nous apprenne à combattre et à vaincre.

— Vous savez tous, dit Casimir, quelles ont été nos cruelles perplexités depuis quatre mois, depuis l'éclat soudain de la révolution

de Juillet en France. Si, d'une part, l'enthousiasme général s'en était accru, de l'autre, les rigueurs de la police russe avaient redoublé dans une effrayante mesure. En sorte que, sans cesse surveillés, sans cesse menacés et souvent surpris, les chefs du parti national ne savaient comment s'entendre et comment arrêter d'une manière irrévocable l'exécution de leurs projets. Ce ne fut qu'en déployant des ressources inouïes d'adresse, de constance et de courage, qu'ils parvinrent enfin à coordonner tous leurs moyens d'attaque, à tracer à chacun de leurs adhérens le rôle qu'il devait remplir, et à fixer la soirée du 29 novembre pour l'accomplissement de cette audacieuse entreprise. L'incendie de deux vieux bâtimens, l'un au sud, et près du Belvédère, résidence du grand-duc Constantin, l'autre à l'ouest, devait donner le signal de l'attaque sur tous les points de la ville occupés par les Russes. Les régimens polonais, en garnison à Varsovie, officiers et soldats, étaient presque tous engagés dans la conjuration. Malheureusement, l'incendie qui devait avertir tout le monde à la fois manqua en grande partie, et il en résulta un défaut d'ensemble dans nos mouvemens qui faillit compromettre le succès. Cependant, un de ces intrépides citoyens qui, depuis plusieurs années, jouaient leur vie chaque jour, Pierre Wysocki, se présente avec résolution à la caserne des porte-enseignes, en s'écriant : *Polonais ! l'heure de la vengeance a sonné. C'est aujourd'hui qu'il faut vaincre ou mourir ! Aux armes !* A cet appel, tous les élèves, au nombre de cent soixante, s'ébranlent et se précipitent à la suite de Wysocki, vers la caserne de la cavalerie russe, située près de là, aux portes de la ville. Un sanglant combat s'engage ; mais trompés par les ténèbres et croyant avoir des milliers d'ennemis sur les bras, les Russes reculent et battent en retraite. Vers la même heure, une autre troupe composée de quelques étudiants de l'Université avait une autre tâche à remplir, non moins grave et non moins périlleuse : ils devaient tenter de surprendre le grand-duc dans son palais et le faire prisonnier. Cette poignée de braves se divisa : les uns s'introduisent par les jardins, les autres courent vers l'entrée principale au cri de : *Mort au tyran !* Le grand-duc dormait : un valet de chambre le réveille brusquement et l'entraîne par un escalier dérobé vers le pavillon habité par la grande duchesse. C'est ce qui lui sauva la vie, car les étudiants, après avoir inutilement fouillé tout le palais, eurent la noble retenue de respecter les appartemens de la princesse. Cependant, le préfet de police Lubowidzki, et le général russe Gendre, favori du grand-duc, expirèrent sous leurs baïonnettes. Ce tu-muit attirait bientôt les troupes russes du Belvédère, et nos amis n'eurent que le tems de se retirer par le petit bois de *Lazienki*. Ils regagnèrent alors Wysocki dont la position était devenue très-critique. La cavalerie russe avait enfin reconnu le petit nombre des assaillans, et reprenant courage, elle s'appretait à les cerner ; mais la diversion opérée par les conjurés du Belvédère permit à toute la troupe de se dégager et de rentrer dans l'intérieur de la ville pour y retrouver des renforts convenus et préparés. Pendant cette première attaque, les troupes polonaises en garnison à Varsovie sortaient de leurs casernes et prenaient diverses positions pour surveiller les mouvemens de l'infanterie russe. En même tems, le peuple attroupé au bruit de la fusillade qui éclatait sur plusieurs points de la ville, et conduit par des jeunes gens et quelques officiers, se portait en masse sur l'arsenal en chantant l'hymne : *Pologne, tu n'es pas sans défenseurs !* La lutte se prolongea quelque tems sur ce point ; mais enfin, les Russes sont forcés, et le peuple devient maître des armes amassées dans le dépôt public. Ce nouveau succès redouble l'enthousiasme, le Belvédère est envahi, et le grand-duc Constantin, suivi de sa garde en désordre, abandonne le palais et se réfugie dans une chaumière, aux portes de Varsovie. Maître des principales positions de la ville, dès cette nuit notre triomphe est certain. Le jour suivant, le combat recommence : mais les Russes sont partout repoussés, et avant le coucher du soleil, il n'y a plus que des citoyens libres dans Varsovie. Alors, comment vous dire notre joie, nos acclamations, nos transports ? Il semble que la ville entière ne soit plus qu'une seule famille : on s'aborde, on se parle, on s'embrasse sans se connaître, sans s'être jamais vu : les maisons sont ouvertes à tous ; riches, pauvres, officiers, soldats, ouvriers, s'assoient à la même table, rompent le même pain et chouvent leurs verres en saluant de leurs toasts la patrie et la liberté ! Au milieu de ces joyeuses et bryantes manifestations, les chefs s'assemblent et prennent toutes les mesures que les circonstances réclament ; car, malgré nos succès, les Russes sont à nos portes et reforment en hâte leurs bataillons dispersés. Dans cette même journée, le général Klopick se montre au milieu de nous et accepte le commandement de l'armée. Sans perdre un moment on organise la résistance ; les trou-